

Pour une radio d'État digne de ce nom

Louise Vigeant

Numéro 104 (3), 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26389ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vigeant, L. (2002). Pour une radio d'État digne de ce nom. *Jeu*, (104), 7-10.

Éditorial

Pour une radio d'État digne de ce nom

Une voix de plus à s'élever contre la disparition d'émissions de haute qualité à la Chaîne culturelle de Radio-Canada. Une voix de plus, surtout, à appeler à la réflexion sur l'érosion de la pensée dans la société québécoise, et particulièrement dans les médias électroniques. Œuvrant dans le domaine des arts, *Jeu* ne peut pas ne pas se joindre aux journalistes et animateurs concernés, aux artistes, aux auditeurs, aux collègues (je salue l'excellent éditorial de Marie-Claude Loisel dans *24 images*) pour

redire que la société d'État – justement parce qu'elle n'est pas une entreprise privée – a des responsabilités à l'égard de la population qu'elle dessert. Ces responsabilités concernent non seulement l'accès à tous les niveaux de culture, mais aussi à tous les niveaux d'accompagnement de cette culture : de l'information à la réflexion soutenue, en passant par les entrevues

et la critique. Il faut qu'il y ait place pour le commentaire sérieux qui fait découvrir et qui explore, comme pour la chronique.

Nos impôts paient pour l'éducation, pour le système de santé et pour la culture – des biens essentiels que nous avons jugés si importants qu'ils relèvent des gouvernements et non de l'industrie (il est d'ailleurs alarmant de remarquer que la menace du privé plane au-dessus de tous ces secteurs). Or, Radio-Canada est l'un des outils de diffusion de la culture au pays. Ce qui implique, je le répète, un accès à toutes les formes de culture, des plus populaires aux plus subtiles, c'est-à-dire là où une *pensée* s'expose. Les dirigeants auront beau se défendre en disant qu'ils n'ont pas aboli la culture des ondes ; il n'empêche qu'il est très inquiétant d'entendre si peu souvent les mots « littérature », « théâtre », « philosophie » dans leurs sorties publiques. En fait, ils adoptent une définition si large du mot culture qu'y sont incluses toutes sortes d'activités qui n'ont parfois plus grand-chose à voir avec les « créations de l'esprit ».

Insistons sur le fait que ce n'est pas une mais bien plusieurs émissions qui disparaissent du coup. Il n'est pas étonnant, alors, que d'aucuns interprètent ces changements comme la conséquence d'une réorientation plutôt que d'un simple souci de renouvellement de la grille. Nous pensons, bien sûr, à *Paysages littéraires*, *Passages* et *Regards croisés*, trois émissions d'idées animées par des intellectuels compétents et passionnés. Mais nous devons rappeler que, depuis quelques mois déjà, le temps d'antenne accordé au commentaire critique



rétrécissait comme une peau de chagrin. Cet automne, l'émission *Aux arts, etc.* est écourtée. Le contrat de notre collègue Michel Vaïs, pourtant critique de théâtre à Radio-Canada depuis plus de vingt ans, n'a pas été renouvelé. Il faut de la relève, on en convient; mais de là à écarter complètement des personnes expérimentées et très au fait de l'actualité, il y a un pas que Radio-Canada n'aurait pas dû franchir.

Quels sont les prétextes derrière lesquels les administrateurs de la société d'État se réfugient pour indiquer la porte de sortie aux Stéphane Lépine, Jean Larose, Marie-Andrée Lamontagne, Johanne Laurendeau, Jean-Pierre Denis, Michel Vaïs? Il faut de nouvelles voix? Ça sent la tyrannie du changement pour le changement! Ou la démagogie..., ces gens étant parfois qualifiés de trop sérieux. Or, on a besoin de leur intelligence et de leur expérience! Des années de lecture, de réflexion, de participation à la vie culturelle ont enrichi la perception de ces intellectuels sur lesquels nous devrions être fiers de pouvoir compter pour nous aider à mieux comprendre les enjeux de la création passée et actuelle, pour nous accompagner dans l'appréciation de l'art – sinon nous y initier.

Parallèlement à cela, il faut dénoncer la propension à ne donner le micro qu'à des généralistes, ou alors à des vedettes de la télévision et à des spectateurs, comme si ce que l'auditeur voulait entendre, c'est ce que lui-même aurait dit ou pensé! Comme si la popularité ou le fait d'être un « consommateur » qualifiait quiconque pour jauger les œuvres artistiques! On prétend vouloir donner la parole à Monsieur et Madame tout-le-monde, comme si l'expression d'une opinion – parce que c'est essentiellement de cela qu'il s'agit – suffisait pour faire écho à l'art. Les artistes eux-mêmes sont floués dans cette pratique. Comment peuvent-ils se contenter de simples « impressions »?

Que dire de l'excuse des cotes d'écoute! Quand allons-nous accepter le fait qu'il est *tout à fait normal* que tout le monde ne regarde ni n'écoute les mêmes émissions, qu'il est *tout à fait normal* que la radio, la télévision, les théâtres, les auteurs, les galeries et les musées présentent des œuvres différentes et au degré de « lisibilité » varié? Des œuvres jugées plus difficiles que d'autres ne devraient pas exister? Tout ce qui est trop « grave » devrait être écarté? Un sujet nécessitant une réflexion de plus de dix minutes devrait être évité? Serait-ce le raisonnement des dirigeants de Radio-Canada quand ils programment la grille d'émissions? On n'a qu'à se fier à la loi du plus grand nombre pour que la démocratie soit sauve, croient-ils. Permettez-nous d'en douter car, comme on retient, bien sûr, plus facilement ce qui divertit que ce qui relève de la connaissance, personne ne peut affirmer qu'au bout du compte les citoyens en ressortent gagnants.

Divertissement, culture, art

Si ces trois mots existent, c'est pour désigner des réalités, certes connexes, mais pas pour autant identiques. Il n'y a là aucune hiérarchisation de valeur, il va sans dire; toutefois, le fait est que les manifestations par lesquelles les hommes expriment leur sensibilité et leur conscience ne sont pas toutes de même complexité.

Et nous devrions nous attendre à ce que les médias traitent des trois. Il est indispen-

sable, en effet, que des magazines nous informent sur les possibilités de divertissement – occupation absolument légitime et respectable : sorties en famille, spectacles, festivals de toutes sortes. Bien sûr, les médias nous mettent aussi au courant des activités culturelles : expositions, films, pièces de théâtre à l’affiche, comme ils donnent la parole aux artisans de ces événements. Cependant, et ici nous passons à un autre niveau, il faut qu’ils fassent aussi place au *commentaire*, parce que les artistes ne sont pas les seuls, qu’on le veuille ou non, à pouvoir parler de leurs œuvres. Indéniablement, cela demande un certain recul... d’où le rôle de la critique. Ainsi la critique est-elle un rouage nécessaire. Sans elle, pas de mise en perspective, pas d’appréciation des qualités ou des défauts d’une pièce, d’un film, d’un livre, pas d’évaluation de leur portée.

Finalement, nous avons besoin de connaisseurs, de personnes cultivées et réfléchies, qui, dans la vie, se sont donné comme occupation les choses de l’esprit (c’est la définition de l’intellectuel) pour nous guider dans la découverte et la jouissance de l’art.



Nous entendons par là toutes les manifestations de la créativité, en dehors de toute considération de temps et d’espace, y compris, et même surtout, ces œuvres réputées plus difficiles d’accès, justement parce qu’elles s’écartent des canons courants. L’histoire de tous les arts est faite d’œuvres qui ont questionné les codes

établis. Immanquablement, ces œuvres ne sont pas « populaires » ; mais cela ne veut pas dire qu’elles doivent être ignorées ! Or, l’obsession des cotes d’écoute et la marchandisation toujours grandissante de la chose culturelle les menacent.

Pour ne donner qu’un exemple, faisons remarquer qu’aujourd’hui le cinéma d’auteur – celui qui s’écarte des codes « américains » – est décrété compliqué, voire ennuyant (on ne sait trop par qui, mais le préjugé est tenace, prenez-en la parole d’une professeure de cégep qui côtoie des étudiants qui n’en ont jamais vu, mais qui ont leur idée toute faite là-dessus). Ce cinéma est, par conséquent, considéré peu vendable, donc on le voit de moins en moins dans les salles. Et peu de médias en parlent ! Cercle vicieux, s’il en est. Or, la vitalité même de tous les secteurs artistiques repose sur le brassage des coutumes établies et l’existence d’œuvres profondes. C’est ici qu’une société d’État peut et doit jouer pleinement son rôle.

Si l’art n’est pas toujours spontanément accessible, raison de plus pour consentir à se laisser guider par qui a fait le chemin vers les œuvres avant nous. Nous n’avons pas le choix d’accepter que les lois du marché s’appliquent au secteur privé, capitalisme oblige, mais nous pouvons nous attendre à ce que notre société d’État n’y soit pas assujettie. De fait, ce qui est mis en péril par les décisions récentes des programmeurs, c’est l’accès aux commentaires *pénétrants*. Ainsi donc, si une radio d’État ne fait pas de place à l’art, ou trop peu, ou encore à des heures de diffusion décourageantes, elle contribue à entretenir le préjugé que l’art lui-même occupe une part incongrue dans la vie, et même qu’il est réservé à une quelconque élite (le mot est

lâché). Faudra-t-il répéter encore une fois que l'intelligence n'est pas une maladie bourgeoise contre laquelle il faut se prémunir ?

La démocratisation de l'art vise le contraire de l'uniformisation par le bas : l'idée est de permettre au plus grand nombre une entrée dans des contrées encore inconnues. La fréquentation de l'art doit être encouragée comme une activité qui ne va pas nécessairement de soi – car elle peut exiger un certain effort (cela aussi est maintenant suspect) –, mais qui contribue à faire comprendre le monde dans lequel nous vivons, et certainement pas comme un pensum. Ajoutons que l'abondance d'information ne peut tenir lieu de réflexion et qu'il ne suffit pas de diffuser un calendrier culturel à chaque heure pour remplir une mission dite « culturelle ».

Insistons pour réclamer une place à une réflexion qui nous ouvre de nouveaux horizons car, comme l'écrivait Léonard de Vinci dans ses *Carnets* : « Qui pense peu se trompe beaucoup. »

LOUISE VIGEANT